

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La « *Via del Babuino* » ou le paradis retrouvé

VIES DE SINGES par Hans KUMMER

Mœurs et structures sociales des Babouins hamadryas

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

18,5 x 24 x 2,6 cm ; 428 pages ; ISBN 2-7381-0196-8

Ed. Odile Jacob, 15 rue Soufflot, F-75005 Paris, mars 1993.

Introduction

Cette note de lecture, qui se base sur l'édition originale allemande (Hans KUMMER : « Weisse Affen am Roten Meer » ; Piper, Munich, 1992), a paru en même temps que la traduction française de ce livre dans le but d'attirer l'attention des psychothérapeutes francophones sur cet ouvrage de socio-éthologie des primates. Le fait qu'il s'agisse d'une recension d'un psychiatre qui s'adresse à un public de psychothérapeutes ne devrait pas diminuer l'intérêt des lecteurs des « Cahiers d'Ethologie ». Biologie et Sciences Humaines n'explorent-elles pas également l'univers des interactions réciproques entre individus et groupe social ?

Un testament spirituel

Voici un livre qu'on relit ! Lors d'une première lecture, la partie qui reste à lire diminue bien trop vite et, arrivé à la fin, on a envie de recommencer, car on s'est rendu compte que ce livre de l'éthologue zurichois bien connu est trop dense pour qu'on puisse en saisir toute l'étendue et toute la richesse au premier abord. Pas un mot qui ne soit pesé, pas une phrase qui ne soit réfléchie. C'est un texte qui nous livre à la fois les résultats d'une recherche et la démarche y conduisant : en nous poussant à la réflexion, il nous apprend à penser.

Mais ne croyez surtout pas que je vous parle d'un ouvrage aride, difficile à lire. Tout au contraire ! Hans KUMMER a écrit un livre dit de vulgarisation (terme que je n'apprécie guère, parce qu'il sous-entend qu'on pourrait y trouver moins que dans un texte scientifique !), entre autres pour expliquer au citoyen contribuable à quoi a servi l'argent qui a financé ses travaux et ceux de son équipe. Le livre est donc facilement accessible au profane intéressé, mais, en même temps, il permet au spécialiste une vue d'ensemble de toutes les recherches concernant la vie sociale de l'Hamadryas, le singe sacré des anciens Egyptiens. Il s'agit en fait d'un véritable testament de ce zoologiste qui a consacré plus de trente ans à l'étude des Babouins du désert.

NDLR : Cette recension du livre de Hans KUMMER a paru, sous la plume de Rolf SCHÄPPI, dans « *Psychothérapies*, vol. 13, n° 1, 1993 ». Nous remercions vivement les éditeurs de cette revue de nous autoriser à la reproduire.

A la lecture de ce testament spirituel, on regrette que des scientifiques de l'envergure de Hans KUMMER n'écrivent pas plus souvent de ces ouvrages dans lesquels — la pensée et le verbe plus libres — ils nous parlent des motivations profondes de leur passion qui est à la base de leur profession, ainsi que des difficultés et des joies de leur métier, de leurs intuitions et de leurs idées sans la nécessité de les défendre avec chiffres et graphiques. On a l'impression d'avoir le privilège d'assister de tout près, en regardant par-dessus son épaule, au travail du chercheur.

Permettez-moi une image : ce texte m'apparaît comme une de ces bordures brodées multicolores, comme un de ces rubans étincelants qui ornent les costumes populaires de l'Europe orientale. Riche en couleurs, il est à la littérature scientifique courante, souvent sèche, ce que ces chamarrures sont au tissu blanc et uniforme qui leur sert de support.

Suivons maintenant les motifs variés, les fils de différentes teintes qui composent la broderie. Ces fils se cachent et réapparaissent au cours de la lecture et, arrivés à la fin, nous nous rendons compte que nous avons approfondi simultanément plusieurs thèmes.

En premier lieu, bien sûr, l'auteur décrit en détail l'organisation sociale des Babouins hamadryas en nous livrant toute l'histoire de la découverte progressive de cette société si différenciée et si structurée. Car il s'agit sans doute, pour le moment du moins, de la société la plus complexe que nous connaissons chez des vertébrés en général et les primates sub-humains en particulier.

Parallèlement, l'auteur nous fait comprendre les interactions qui existent entre cette société et le milieu auquel elle est adaptée. Il nous fournit des hypothèses plausibles sur l'émergence de la différenciation de la société plus complexe du Babouin du désert à partir de celle, plus simple, des Babouins de savane, en soulignant les relations multiples qui existent entre les contraintes écologiques plus sévères en milieu semi-désertique et la complexification de la structure sociale qui en découle.

Il s'avère que ce livre n'est pas seulement une monographie exhaustive sur l'Hamadryas, mais également un ouvrage qui donne une large place aux comparaisons socio-éthologiques avec d'autres espèces de primates, voire d'autres espèces tout court. Ce sont surtout les comparaisons avec des singes habitant des biotopes qui touchent celui de l'Hamadryas, le Gélada, et les Babouins olive et jaune qui sont particulièrement riches d'enseignement.

Et, heureusement pour le lecteur de cette revue, les clin d'oeil du côté de notre espèce ne manquent pas. Parfois il s'agit même de plus que d'un clin d'oeil, par exemple quand l'auteur, à la fin d'un chapitre passionnant sur l'apparition de nouveaux comportements sociaux de l'Hamadryas vivant en captivité, au zoo, nous donne son avis sur des aspects semblables de nos comportements d'Occidentaux. Tout comme le babouin du zoo, nous vivons dans des conditions d'où faim et prédateurs ont été éliminés et, comme lui, nous sommes à la recherche de voies nouvelles pour meubler notre temps libre et pour dépenser notre trop-plein d'énergie. Cette comparaison rappelle, bien sûr, la thèse de l'autodomestication de Konrad LORENZ et les idées sur le « zoo humain » de Desmond MORRIS. D'une formulation plus concise, l'hypothèse de Hans KUMMER se prête mieux que d'autres à un dialogue avec les sciences humaines et elle ne demande qu'à être discutée, voire testée.

Même lors des nombreux récits d'aventures dangereuses ou amusantes qui aèrent à tout moment un texte plus exigeant, l'auteur reste fidèle à sa pensée et c'est avec un malin plaisir qu'il ajoute souvent un commentaire qui illustre bien son point de vue de biologiste et d'évolutionniste.

Le chercheur au travail : théorie et expérimentation

Il est vrai, dans ce livre les considérations théoriques ne manquent pas. Mais c'est à petites doses, toujours en rapport avec un aspect de la vie des babouins, que le lecteur se familiarise progressivement avec les idées modernes de la théorie de l'évolution et avec celle de la sociobiologie en particulier. Comme peu d'auteurs, Hans KUMMER est capable de nous convaincre, arguments solides à l'appui, des points forts de cette dernière, en montrant comment elle a permis de préciser et la réflexion et l'expérimentation en éthologie. Aussi est-elle à l'origine d'un très grand nombre d'expériences fructueuses et l'on comprend mal pourquoi cette théorie, à cause de quelques extrapolations trop enthousiastes du début, souffre encore, si anachroniquement, d'une mauvaise renommée en France. L'auteur nous montre bien, d'ailleurs, que la théorie a ses faiblesses et que même chez l'Hamadryas les modèles développés à partir de la théorie sociobiologique n'arrivent pas toujours à tenir compte de la complexité des faits observés. Ceci, bien sûr, est encore plus vrai pour la compréhension du comportement humain, mais, en attendant, l'éthologie ne dispose pas de meilleure base théorique.

J'ai déjà parlé de mon impression que, grâce à son livre, l'auteur nous permet d'assister de très près à son travail et de comprendre ainsi son métier de l'intérieur. Il décrit en détail le cheminement de sa pensée, allant du pressentiment intuitif à l'hypothèse, de l'hypothèse aux premières expériences pilotes encore tâtonnantes, et de là à la conception et à l'exécution du plan expérimental définitif. C'est ainsi qu'il a essayé de comprendre pourquoi et comment des unités familiales polygynes pouvaient coexister à l'intérieur d'un groupe social plus vaste. Il a découvert le principe de l'inhibition du mâle, rival éventuel, face au couple déjà constitué. Un exposé magistral de méthodologie ! Par sa logique et sa rigueur, la méthode du primatologue zurichois nous rappelle à tout moment les expériences de Karl von FRISCH, modèle de toute démarche éthologique : observation des performances utiles pour l'animal dans son propre milieu, mise en place de l'expérimentation sur le terrain pour essayer de mettre en évidence des facteurs qu'on ne peut pas saisir lors de la simple observation ; si nécessaire, recours au laboratoire pour clarifier un problème qui a surgi sur le terrain et qui ne peut pas être résolu sur place, puis retour à l'observation de l'animal en liberté. S'il tient compte des préoccupations éthiques constantes de l'auteur, même le profane arrivera à la conclusion qu'il s'agit là de la meilleure éthologie possible. Mentionnons à ce sujet les pages instructives sur l'habituation de l'animal et sur la discrétion indispensable de l'observateur.

Du babouin au psychothérapeute

Si courageusement il m'a suivi jusqu'ici, le lecteur se demandera sûrement ce que ce compte rendu d'un livre d'éthologie sur les primates sub-humains a à faire dans une revue de psychothérapie. Ma réponse ne peut être que personnelle. Elle ne satisfera guère que le psychothérapeute qui, à côté de son domaine propre, s'intéresse également à ce que nous pouvons appeler une

anthropologie générale. Il paraît évident, pour un comparatiste surtout, que l'auto-observation n'est pas la seule voie pour nous connaître et que le contact avec un autre que nous-même nous renseigne souvent mieux. Pour bien voir une étoile, il faut fixer un point qui se trouve légèrement à côté. L'autre, celui d'à côté, peut être plus ou moins proche, connu ou étranger. Sur un même vecteur centrifuge, à familiarité dégressive, nous pouvons placer des congénères proches parents ou non apparentés, des personnes du même sexe ou de l'autre, appartenant à la même classe d'âge ou à une classe différente, faisant partie de la même culture ou d'une autre. Au loin seront placés des représentants de cultures très différentes et, pour finir, pourquoi pas, des individus d'autres espèces, proches parents ou plus éloignés. Chacun de nous, d'après ses tendances de projection et d'identification, fixera individuellement ses limites de « parenté » et, selon l'emplacement de la frontière, il jugera si l'ethnographie, voire l'éthologie, peut contribuer à rendre son image de l'Homme plus précise et plus riche.

Pour ma part, j'ai planté la clôture assez loin. Besoin d'espace et d'ouverture ou désir d'échapper à une auto-contemplation trop narcissique, ethno-centrique ? Misanthropie ou zoophilie ? Ou plus simplement empreinte d'une enfance zurichoise qui — tout comme pour Hans KUMMER — est fortement marquée par le zoo et par le cirque ? Au lecteur de spéculer sur toutes les motivations conscientes et inconscientes possibles.

Si j'ai cru bien faire en parlant de ce livre dans le cadre de cette revue, c'est avant tout parce que cela nous permet de tourner momentanément notre regard vers une autre science et vers d'autres êtres vivants. Ceci va éclairer, comme par réfraction, notre activité d'une autre lumière ou, du moins, sous un autre angle.

Tout comme l'éthologue, nous sommes concernés par l'interaction entre le milieu social et l'individu, par la socialisation, même si nous sommes plus spécifiquement concernés par les avatars de ce processus. De même, nous nous intéressons essentiellement aux mécanismes psychiques qui sont à la base de nos actes ou de nos inhibitions ; l'éthologue, lui, se pose plutôt la question de savoir quelle sera la valeur d'un comportement pour la survie de l'individu ou pour le succès reproductif. Comme nous, il s'intéressera au développement ontogénétique d'un comportement, mais également, et c'est là son originalité, à son évolution phylogénétique. Ces points de vue différents, plutôt que de s'exclure mutuellement, devraient se compléter, car au fond il s'agit de comprendre les raisons et les causes multiples qui sont à l'origine d'un comportement, causes plus proches et plus immédiates du côté de la psychologie et de la psychiatrie, plus éloignées du côté de l'éthologie. Mais au lieu de nous étendre sur ces généralisations un peu fastidieuses, illustrons par quelques exemples des points de contact entre notre réflexion et celle des éthologues. Citons certains thèmes qui mettent en évidence ce que l'éthologie peut nous apporter.

Grâce au modèle de la triangulation oedipienne, notre compréhension du fonctionnement psychique a fait un bond en avant. Depuis les premières observations sur l'Hamadryas au zoo de Zurich, c'est également un modèle triadique qui sert de base à la compréhension d'une structure sociale en primatologie. Car ce n'est guère la dyade, mais bien plus la triade qui arrive à rendre compte de la complexité des interactions sociales. Comme psychothérapeutes, nous savons bien quelle maturité affective et quelles capacités cognitives il faut à un enfant pour qu'il comprenne bien l'interaction entre deux proches, surtout si l'implication affective est intense, comme c'est le cas avec les parents. Le jeune singe

doit également faire un apprentissage difficile pour réussir à apprécier la relation qui existe entre deux autres individus afin qu'il puisse s'y insérer sans heurt. Nous savons aujourd'hui qu'il lui faut l'expérience du groupe dès l'enfance pour développer sa capacité de vivre en communauté. L'expérience de la socialisation en dyade est insuffisante pour atteindre ce but¹¹.

La société des Hamadryas est la plus « phallocrate » qui soit, les mâles réunissant entre leurs mains tous les instruments du pouvoir : armes et force, positions élevées et alliances sociales. Il s'agit donc bien d'un être vivant très différent de nous (le mâle pèse presque le double de la femelle !) qui vit dans un autre type de société. Mais la nôtre est en pleine transformation, et même si elle s'approche actuellement d'un mode plus égalitaire, un style de vie plus patriarcal est encore bien présent et dans notre mémoire et dans nos vies. Des modèles traditionalistes sont en conflit avec des modèles plus démocratiques et, pour nous, témoins de cette phase de transition, il est fascinant de pouvoir connaître en profondeur une société animale où domine actuellement le pouvoir mâle, mais qui a très probablement évolué à partir d'une société centrée sur le clan matrifocal. Très intéressante également la question de la « bisexualité ». Même si le mâle Hamadryas est bien plus grand et plus armé (il a des canines dignes d'un Léopard !), les deux sexes disposent de répertoires comportementaux quasi identiques. C'est le rôle joué par l'individu et la constellation sociale qui favorisent ou inhibent la manifestation d'un comportement. Cela se passe, dit l'auteur, comme si deux ouvriers différents se servaient dans la même caisse à outils. Même les conduites apparemment les plus masculines apparaissent chez la femelle si la situation le permet. Il suffit d'éloigner tout mâle pour que la femelle dominante commence à former un harem avec des femelles subordonnées.

Citons encore les pages captivantes sur la compatibilité entre mâles, entre femelles, entre mâle et femelle, et la modification des degrés de compatibilité si l'on change la constellation sociale. Ainsi, des mâles, par exemple, ne réussissent pas à maintenir un lien intense entre eux si l'on introduit une femelle.

Il y a bien d'autres thèmes qui me reviennent à l'esprit et je me limite à en mentionner quelques-uns. Chez l'Hamadryas également vaut la maxime « *papio papioni lupus* ». Comme dans toute espèce sociale, le congénère le plus proche est en même temps l'adversaire potentiel le plus dangereux. Nous aimerions oublier, même ou peut-être surtout en psychiatrie, cette vérité élémentaire, mais désagréable, et Hans KUMMER est là pour nous la rappeler, en nous expliquant, en biologiste, pourquoi il en est ainsi.

Les mâles Hamadryas, concurrents potentiellement très dangereux à cause de leur forte propension à se procurer des femelles, doivent pouvoir coexister, parfois sur un petit espace, comme c'est le cas dans les falaises où ils passent la nuit. Certains mécanismes rendent possible cette vie en commun : l'abolition quasi totale de la hiérarchie de dominance entre mâles, les comportements qui sont associés au signal d'apaisement spectaculaire qu'est le postérieur rouge, et l'inhibition du rival potentiel devant un couple reconnu comme tel. L'évolution a donc mis en place des moyens puissants pour parer au danger de la concurrence qui se manifeste par la violence. C'est surtout l'inhibition du rival face au couple qui nous rappelle la moralité humaine. En effet, qu'en est-il

¹ Au lecteur qui aimerait en savoir plus sur les relations triadiques et la socialisation du jeune babouin, je conseille le livre de Jean-Jacques ABEGGLEN (1984), élève de Hans KUMMER.

si une espèce devient encore bien plus intelligente que notre babouin et si les stratégies sociales se raffinent en conséquence ? Plus un individu est intelligent, plus il peut être rusé, devenant ainsi un danger de plus en plus grand pour un proche auquel il peut nuire plus efficacement, en le trompant ou en le piégeant. C'est à partir d'un certain degré d'intelligence que le comportement du congénère devient imprédictible à cause de toutes les manoeuvres possibles et imaginables. Il devient alors indispensable qu'interviennent des règles qui, en prescrivant des conduites à observer, garantissent la prédictibilité du comportement social. La transparence, la simplicité et la franchise redeviennent des valeurs, même si l'intelligence permettrait, en principe, les manoeuvres les plus machiavéliques. Existe-t-il meilleure définition de la fonction de la morale humaine ?

Mentionnons, sans nous attarder, que les primatologues zurichois ont également observé, comme d'autres chercheurs, que les mères dominantes jouent plus avec leurs petits et qu'elles favorisent le contact avec d'autres membres du groupe, alors que les mères subordonnées, plus restrictives, manquent de tolérance et n'aiment pas jouer avec leurs petits. Cette observation me rappelle les pages sur la réorientation de l'agression. A ce propos, parlant de l'agression redirigée vers l'extérieur du groupe, Hans KUMMER cite un proverbe de bédouins : « Moi seul contre mon frère ; moi et mon frère contre notre cousin ; moi, mon frère et mon cousin contre les voisins ; nous tous contre les étrangers ». Ce dicton nous ramène à la clôture dont j'ai parlé plus haut : à quelle distance faut-il la planter ?

Pour finir, citons encore quelques constatations de l'auteur qui pourraient s'adresser au thérapeute de couple, voire au sexologue : la fidélité est en rapport avec ce qu'on risque de perdre ; la sexualité n'est pas forcément l'expression du lien plus intense entre individus. Ajoutons encore qu'après une longue période d'abstinence sexuelle imposée, le mâle *Hamadryas* peut présenter des troubles du comportement sexuel et une grande nervosité qui, parfois, ne s'apaise qu'après des mois.

Mais qu'en est-il de la deuxième moitié du titre : le paradis retrouvé ? Il se réfère au message le plus personnel et le plus philosophique du livre, qui m'a tout particulièrement touché.

Le paradis retrouvé

Tout au long de la lecture, on est frappé par le profond respect avec lequel l'auteur parle de ses babouins. Il manifeste une préoccupation constante de ne pas déranger les animaux et d'organiser l'expérimentation de façon à éviter tout traumatisme aux individus impliqués. Le respect qui anime ce souci éthique s'exprime dans le choix des mots. Hans KUMMER parle du métier (*Beruf*) de l'*Hamadryas* et, pour désigner le mâle, il lui est impossible d'employer le terme usuel, un diminutif (*Männchen*). Il parle de « *Mann* », terme habituellement réservé à notre espèce. S'il conserve en général le mot courant pour désigner la femelle (*Weibchen*), également un diminutif, c'est bien plus à cause de sa taille proportionnellement très petite que pour provoquer des féministes en chasse de primatologues « macho ». Ironie du sort : c'est au cri « *Wiiibli, Wiiibli* » (« femelle » en suisse-allemand) que les gamins éthiopiens accueillaient les vaillants primatologues après des semaines d'absence. Ils avaient bien retenu le mot que les chercheurs avaient confié si fréquemment à leur dictaphone.

Ce respect de l'animal peut sûrement s'acquérir par le seul fait qu'on étudie une autre espèce dont on apprend à connaître et à admirer les compétences et les performances. Mais pour un biologiste-né comme Hans KUMMER, cette relation imprégnée d'estime est antérieure au métier. L'auteur nous confie que c'est à partir de lectures de son enfance²⁾ qu'il nourrit un profond désir d'apprendre la langue des animaux. Qui ne se rappelle pas ici « Le Merveilleux Voyage de Nils HOLGERSSON » de Selma LAGERLÖF, dont la lecture avait profondément « imprégné » le petit Konrad LORENZ ? Il est vrai qu'enfants, nous vivons dans un paradis imaginaire : les animaux ne sont pas essentiellement différents des êtres humains ; comme ces derniers, ils sont amis ou ennemis, plus forts ou plus faibles, mais toujours nos semblables au sein d'un monde vivant qui ne comporte pas de discontinuité. La Bible nous enseigne que nous avons été chassés du Paradis après avoir croqué la fameuse pomme. Cet acte a entraîné une prise de conscience lourde de conséquences, car elle a chassé les animaux de notre entourage, leur a ôté leur statut de partenaires différents mais équivalents. Pour l'Homme, qui aspire à être comme Dieu, l'animal sera désormais une créature inférieure.

Hans KUMMER nous parle de sa conception du monde quand, à l'âge de seize ans, il fut profondément influencé par la théorie matérialiste de l'évolution. Le futur zoologiste percevait alors l'être humain comme le seul voyant dans un univers sombre, infini et indifférent, dans lequel les animaux, êtres inférieurs dépourvus de conscience, ne faisaient qu'intensifier le sentiment de solitude et de frayeur.

Mais, heureusement pour lui (et pour nous !), Hans KUMMER fait partie de ces chanceux et de ces courageux qui, en gardant un contact vivant avec le monde de leur enfance, ont su faire de leur rêve d'alors le projet de l'oeuvre de leur vie.

En effet, c'est à partir de l'âge de vingt-cinq ans que l'auteur apprend le « babouin » (connaissance des comportements sociaux qui permettent aux animaux de communiquer ; établissement d'un éthogramme ou répertoire des comportements) avec les Hamadryas du zoo de Zurich. A trente ans, il part pour l'Ethiopie dans le but de mieux connaître la vie sociale de cette espèce en l'étudiant dans sa terre d'origine. Il veut connaître le « métier » du Babouin du désert, métier qu'il essayera de comprendre comme le résultat d'une évolution. Comment ne pas mentionner ici, pour les spécialistes de l'interprétation des rêves, ce rêve de l'auteur qui illustre bien ses rapports avec l'animal ? Lorsqu'il arrive au zoo de Zurich où il poursuit ses observations, la caissière lui annonce qu'une visite l'attend au restaurant. Arrivé sur place, il se trouve face à ses quinze babouins assis autour d'une longue table, sous la présidence de Pacha, le mâle alpha. Ce dernier lui adresse la parole en disant : « Nous avons saisi que tu veux comprendre et, avec tes réflexions, tu ne fais pas vraiment fausse route. Mais viens, nous allons t'expliquer comment cela se passe en réalité. »

L'ouvrage de Hans KUMMER prouve qu'il a pleinement réalisé ses aspirations. Premièrement, lui et son équipe nous permettent de connaître en profondeur la vie d'un autre primate évolué et social, quoique nous regrettions amèrement que la guerre de l'Ogaden ait mis brutalement fin à toute recherche sur l'Hamadryas en Ethiopie, au moment où la récolte des résultats s'annonçait la plus fertile. Deuxièmement, il nous montre que la science, tout comme la religion, trouve son origine dans un désir subjectif et puissant d'être intégré dans

²⁾ livres de LOFTING qui ont comme héros un docteur DOLITTLE qui savait parler aux animaux.

un ordre plus grand. Il est ainsi parvenu à modifier sa vision pascalienne de l'univers en intégrant notre espèce dans l'échelle de tous les êtres vivants. Hans KUMMER pense qu'il ne retournera plus aux falaises de l'Aouash et du Dankali pour faire de la recherche. Mais grâce à l'Hamadryas, désormais bien connu, le monde entier est devenu pour lui plus hospitalier. C'est ainsi que les Babouins du désert l'accompagnent dans ses rêves en occupant les collines boisées qui entourent Zurich.

Grâce à ses qualités exceptionnelles de chercheur, l'auteur a pu retrouver un coin du paradis de son enfance. Je dirais même du paradis tout court, car, en lisant son livre, nous comprenons que le paradis est, ne peut être que terrestre. Si nous nous en excluons, nous nous mutilons et nous perdons le respect d'un monde qui nous est confié. Etant donné notre niveau d'intelligence et la capacité de prédiction dont nous serions, en principe, capables, il nous est impossible de refuser la responsabilité de cette gestion. L'idée que le paradis doit être reconquis sur terre peut paraître paradoxale quand on pense que, pour l'instant, nous nous efforçons de transformer cette planète en un monde minéral surpeuplé de congénères.

Des éthologues qui, comme Hans KUMMER nous lèguent toute leur expérience et le fruit de leurs recherches, nous aident à retrouver le contact avec la vie animale. Ces dernières années, d'autres livres de vulgarisation ont permis de repeupler notre monde imaginaire et réel de créatures attachantes qui nous familiarisent avec le monde vivant au-delà de la frontière de notre espèce. Je me limite à citer la Mangouste naine (RASA, 1984), l'Eléphant d'Afrique (MOSS, 1988) et le Chimpanzé (GOODALL, 1990). Et maintenant, on nous offre la connaissance de cet être si proche et si différent à la fois, le fascinant Babouin du désert ! Puissent ces liens nouvellement créés avec d'autres espèces vivantes développer notre sens des responsabilités à leur égard.

Dr Rolf SCHÄPPI
8, rue du Simplon
CH - 1207 Genève

BIBLIOGRAPHIE

- ABEGGLEN J.J. (1984). — *On Socialization in Hamadryas Baboons. A Field Study*. London & Toronto : Associated Univ. Press.
- GOODALL J. (1990). — *Through a Window. Thirty Years with the Chimpanzees of Gombe*. London : Weidenfeld & Nicholson.
- MOSS C. (1988). — *Elephant Memories. Thirteen Years in the Life of an Elephant Family*. London : Penguin.
- RASA A.E. (1984). — *La famille idéale. Vie sociale des Mangoustes*. Paris : Odile Jacob, 1990. (Orig. : *Die perfekte Familie. Leben und Sozialverhalten der afrikanischen Zwergmungos*. Stuttgart : Deutsche Verlags-Anstalt).